



Episode 9 :

L'Asie d'entre-deux...

21 mars au 14 avril 2019 (by Pierre)

Enfants du
Mékong

Le petit-déj chez Su-Su tient toutes ses promesses. Après une nuit trop courte, nous rejoignons la petite maison de bois dans l'agréable fraîcheur matinale. Le petit-déjeuner est déjà dressé sur la table avec salade de pois-chiches, nans, œufs, etc. et tandis que nous nous régaloons en échangeant avec notre hôte sur les coins à voir dans le pays et les routes qu'elle nous conseille, quelques-uns de ses élèves



d'anglais viennent s'installer discrètement derrière nous. Comme nous l'a proposé Su-Su hier soir, notre passage est l'occasion de mettre en pratique leurs connaissances. Alors nous nous installons avec plaisir sur le sol à côté d'eux pour nous présenter et leur poser quelques questions basiques. Et réciproquement, nous sommes heureux qu'ils nous partagent quelques mots de vocabulaire birman. Les pages de notre petit carnet se grisent rapidement et nous voilà détenteurs de quelques précieux mots qui nous permettront peut-être de beaux échanges... Il est temps de prendre la route avant que la chaleur ne s'accroisse. Juste le temps d'une petite séance d'essai du vélo, et que Su-Su glisse un petit goûter de riz collant à la banane dans notre sacoche et un bracelet brésilien de sa confection à notre poignet, et nous voilà partis, pleins de reconnaissance pour son accueil et ses petites attentions.



Il est passé 12h30 quand nous nous accordons notre première pause de la journée. Le soleil nous brûle le dos, les bras et les jambes ; notre bouteille d'eau, vide depuis un moment déjà, est voilée d'une couche de condensation, et notre compteur affiche 78km. Ouf, besoin d'une pause. Le thanaka que Su-Su a appliqué sur le visage de Lucie protège sans doute aussi efficacement que notre crème solaire, mais n'empêche pas d'avoir chaud. Cette crème jaune obtenue en frottant une écorce d'arbre dans un peu d'eau est une véritable institution ici. A priori utilisée depuis plus de 2000 ans d'abord pour se protéger des UV, elle semble être devenue une pratique cosmétique traditionnelle dotée d'un certain esthétisme, selon les standards locaux, et notre hôte nous a conseillé d'en arborer sur notre visage, sous toutes les formes, pour être adoptés par la population qui semble mener un permanent concours de celui qui se fera les plus belles traces. Étrange coutume...



Nous qui espérons atteindre cette ville pour trouver un petit café climatisé devons nous contenter d'une tranche de pastèque et de notre riz collant avec une bouteille d'eau fraîche sous un triste ventilateur ombragé par un toit de tôle qui peine à adoucir l'air extérieur... Incapables d'avalier plus



avec cette température, à peine de faire un petit jeu de cartes avant de reprendre la route. Heureusement, celle-ci est plutôt bonne. Les maisons de brique et de broc qui ornent les accotements ne masquent pas les derniers contreforts de montagne qui se découpent sur le ciel bleu, et si la poussière recouvre jusqu'aux feuilles des arbres vénérables qui se dressent autour de nous, elle n'est pas encore venue à bout de la chaussée dont le macadam un peu difforme et lézardé résiste à une décrépitude accélérée par la météo accablante.



Mais quand le soir nous accueille dans ses couleurs orangées sur les rives d'une grande rivière, sa fraîcheur est bienvenue. Nous voilà à Hpa-An, notre objectif de la journée, après 110km. Nous pensions la ville touristique, mais elle l'est en fait surtout pour ses environs et les fameuses falaises karstiques qui font la fierté de certains lieux asiatiques comme la baie d'Halong mais qui nous paraissent (à force) assez communs dans la région, bien que toujours très jolis, après en avoir vus à Ninh Binh, au Laos, au Sud-Vietnam, etc. La ville en elle-même n'a que très peu d'intérêt, et je me sens un peu déçu du détour de 15km récompensé essentiellement d'un petit hôtel un peu glauque où nous découvrons que la clim salubre est en fait arrêtée par la restriction électrique imposée par le gouvernement durant la nuit...

Nous adaptons peu à peu notre rythme les jours suivants pour faire face aux 40° - à l'ombre, n'oublions pas que nous passons la journée à pédaler au soleil ! – qui nous écrasent sous le ciel d'un bleu torride. Levés à 6h30, nous partons au plus vite et parcourons 70 à 80km dans la matinée pour nous arrêter aux heures les plus chaudes – ou un peu trop tard si nous n'avons pas roulé assez vite, dans un restau avec des fans (les ventilateurs, pas les birmans qui viennent jouer avec notre klaxon !) et un environnement assez agréable pour bosser l'après-midi. Nous avons abandonné l'espoir des lieux climatisés et des petits cafés de charme de plus en plus fréquents dans les autres pays. Ici, quand le sol est en béton plutôt qu'en terre battue, que les tables sont en bois plutôt qu'en plastique, semblables aux salles de jeux d'enfants de chez nous, et que les ventilateurs projettent plus d'air que de poussière, mêlée de toiles d'araignée, nous pouvons nous estimer heureux.



Nos standards de confort, pourtant assez basiques, ont été revus à la baisse après la modernité de la Thaïlande et ses hôtels un peu plus chers mais aux chambres soignées. Ici, les draps n'existent plus, un simple plaid souvent poussiéreux étant à disposition pour recouvrir le tissu troué et a priori peu renouvelé qui entoure le matelas. Le lit, lui, cache parfois mal les cendres et vieux mégots des anciens occupants, et parfois, un ou deux cafards, ou des crapauds dans la douche viennent nous tenir compagnie. La douche... ne vous attendez pas à autre chose qu'un jet d'eau froide ou un robinet pourvu d'un seau et d'un baquet... souvent communs avec des toilettes turques que se partagent les différentes chambres de l'hôtel. Mais tout cela nous suffit bien quand il s'agit juste de répondre à l'obligation gouvernementale de dormir dans un lieu prévu à cet effet, et que nous payons un prix minimale pour un service minimal avant de reprendre la route. Nous le digérons par contre moins bien quand les gérants profitent clairement de l'absence de concurrence et nous demandent le double ou



le triple du prix habituel en sachant pertinemment que nous n'avons pas d'autres options... Une chambre envahie par les moustiques, une autre sans fenêtre qui sent le renfermé, et des propriétaires désagréables nous font d'autant plus regretter nos anciens accueils chez l'habitant.

Mais ce qui nous manque le plus est justement de ne plus vivre ces rencontres. Sans le défi personnel de demander un logement le soir, nous avons aussi plus

d'hésitation à saisir les opportunités de discussions qui s'offrent à nous lors d'un repas, lors d'un signe d'encouragement particulièrement enthousiaste ou quand cette maman agite la main de son petit bébé pour nous faire coucou. Pourtant, les gens d'ici semblent particulièrement accueillants, ouverts et aidants. Nous ressentons une grande gentillesse de la part de ceux que nous côtoyons.

Les sourires sont nombreux et pleins de chaleur, les paroles et les gestes lancés à notre passage remplis de bonté sans être insistants, et quand nous demandons un conseil ou un renseignement, nos interlocuteurs se plient en quatre pour nous rendre service. Ici, le patron du restau nous offre le repas, heureux d'avoir des étrangers à sa table, là, une petite dame à qui nous demandons où elle a eu ses espèces de croquettes appétissantes nous les offre spontanément. Quand, un peu gênés d'en avoir déjà goûté deux dans son sachet, nous refusons poliment les suivantes, elle part chercher une petite assiette au bar voisin pour nous les servir sur un plateau.



Alors, peu à peu, les rencontres ont beau être moins profondes sans doute et de plus courte durée, nous apprenons à apprécier ces petits échanges quotidiens... même s'ils ne nous suffisent pas encore à appréhender l'identité de ce peuple que nous côtoyons depuis maintenant une semaine.



Après les deux premiers jours un peu vallonnés, nous nous sommes engagés dans l'un des deux grands couloirs qui marquent le pays du Nord au Sud entre les lignes de montagnes et avons filé sur de grandes lignes droites, sans autre relief que les ponts réguliers qui nous font franchir des rivières tantôt gigantesques, tantôt réduites à de minces filets boueux par la sécheresse de la saison. Des zones totalement désertes, juste parsemées de quelques huttes de paille, ont succédé à des enfilades

ininterrompues de maisons totalement disparates. L'architecture comme les tenues vestimentaires, le physique des gens ou encore leurs attitudes ne nous permettent pas de définir une cohérence dans ce pays qui nous intrigue sans cesse. Maisons de bois, paille, tôles ou briques se bousculent ou s'éparpillent en un désordre total ne faisant des villes que des regroupements d'habitations et de gens dans



lesquels nous ne parvenons pas à identifier d'organisation sociale. L'apparence des gens est elle-aussi un grand melting-pot, avec de nombreux indiens et encore des physiques d'Asie du Sud-est, des peaux presque ébènes et d'autres plus blanches que les nôtres après six mois au soleil, des femmes en sari et des hommes en grandes jupes qui en côtoient d'autres en costumes, en guenilles ou en jeans. Ceux avec les dents très blanches se mêlent aux bouches noircies par les sodas, pourries et rougies par cette plante qu'ils mâchent, assortie à du tabac pour un effet énergisant.

Les religions ne sont pas en reste. Les temples bouddhistes dominent le paysage, présents absolument partout avec leurs pyramides coniques et dorées qui étincellent dans chaque village, sur chaque colline et au milieu des campagnes, les personnes munies de corbeilles d'argent qui mendient au bord de la route tous les trois kilomètres, apparemment pour collecter des fonds permettant d'ériger de nouvelles pyramides, et les moines aux toges orangées, bordeaux ou parfois... bleues claires ou roses, qui semblent plus expressifs et plus libres, perchées sur les motos ou conduisant les voitures défendues aux religieux dans les pays précédents. Mais des mosquées pointent aussi le bout de leurs minarets dans de nombreux villages, et nous avons entendu parler des pratiques animistes aux origines de la plupart des ethnies.

Et au milieu de tout ce grand fourmillement, des fourgons militaires se succèdent sur les routes, soldats armés lourdement fièrement dressés sur les camions ou à l'arrière de pick-up, dans leurs uniformes tantôt verts, tantôt bleus, défilant entre les drapeaux du pays, ceux des nationalistes Karen, ceux des temples bouddhistes et ceux aux significations inconnues.



Clairement, nous ne sommes plus en Asie du Sud-Est, et pas encore en Inde, comme un pays pris entre les identités fortes de ses voisins, qui se définit par son absence de définition limitée, et s'affirme par ses paradoxes entre récalcitrances à s'ouvrir au monde, et multiplicité des mondes qu'il recèle...

Clairément, nous ne sommes plus en Asie du Sud-Est, et pas encore en Inde, comme un pays pris entre les identités fortes de ses voisins, qui se définit par son absence de définition limitée, et s'affirme par ses paradoxes entre récalcitrances à s'ouvrir au monde, et multiplicité des mondes qu'il recèle...



Notre septième jour en terre birmane nous fait enfin découvrir une ville digne de ce nom. Les calèches à bœufs y côtoient les grosses voitures sur des routes de terre qui croisent les chaussées de goudron frais où des ouvriers des travaux publics s'activent tous les 5km, provoquant des bouchons à grande échelle sur ces voies pourtant peu fréquentées. Nous ne savons plus trop à qui s'appliquent les étranges panneaux de limitation de vitesse à 48km/h, mais on peut identifier des rues et des commerces entre deux passages à niveau qu'un vieux train maintient fermés par son passage au ralenti. En tout cas, lui est bien loin de la limite. Enfin, l'employé dédié rouvre les barrières et le flot disparate de véhicules peut franchir avec nous le chemin de fer... pour se retrouver arrêtés 500m plus loin par le second passage du même chemin de fer avec le même train sur la même route... Mais qui a donc conçu les plans d'urbanisme ici ?



Après une longue pause « travail » entre 10h30 et 16h30 qui nous extraie de ce quotidien bruyant et fascinant pour nous plonger dans le volontariat de demain en envoi de candidatures et recherche d'offres, c'est sous le regard flamboyant d'un magnifique soleil rouge de fin de journée que nous arrivons à la bourgade – je ne trouve plus de mot adapté – que nous avons visé pour dormir. L'auberge



de jeunesse repérée sur Google Maps se révèle en fait être un genre de résidence étudiante réservée aux locaux étudiants à l'Université. Aie, c'était le seul hébergement indiqué à 25km à la ronde. Nous tentons bien un ou deux autres bâtiments qui ressemblent à des hôtels mais ceux-ci sont interdits aux étrangers. Passant devant un groupe de jeunes qui jouent au volley, nous demandons donc conseil. Immédiatement, l'un d'eux laisse ses copains pour se tourner vers nous : « Suivez-moi, je vais vous guider. » Et nous repartons donc, à pied, en compagnie de Menthor, qui nous

amène, après 15 minutes de marche, à une belle maison organisée en un bâtiment principal et deux ailes, apparemment neuves, formant une cour, à l'écart de la route principale. La famille qui tient ce petit hôtel nous accueille avec beaucoup de chaleur, et nous invite rapidement à entrer chez eux. L'établissement, vide de clients pour le moment, ne peut normalement accueillir d'étrangers, mais après quelques tentatives infructueuses de coups de fil pour demander un accord officiel, le gérant nous explique qu'il est administrateur général de l'agglomération, et qu'il fera le nécessaire à son bureau le lendemain, mais que nous pouvons rester pour cette nuit. Sa femme et lui sont vraiment aux petits soins, et rapidement, nous leur partageons que nous apprécions de pouvoir rencontrer des gens et faire un peu plus leur connaissance. Le message passe bien malgré leur anglais un peu limité, et nous partageons un moment dans leur salon à grignoter des sucreries locales, allons dîner au restaurant ensemble - même si nous sommes les seuls à manger - où ils nous font découvrir des spécialités de curry de porc et de soupe de nouilles à la coco qui nous changent de la « chinese food » de riz et pâtes frites qui semblent constituer la majeure partie de la « fast-food » servie dans les cantines.



Nous trouvons même, à quelques dizaines de mètres, un café tout neuf comme nous les aimons, et décidons de rester une journée de plus pour mettre à jour un peu de boulot avant de reprendre la route. Pour une fois que nous avons l'occasion d'une belle rencontre et d'une chambre agréable, autant en profiter !

L'idée est bonne puisque le lendemain nous permet à nouveau de beaux partages avec la famille. Nouveau repas au restau en compagnie du Papa, autour d'un poisson grillé délicieux, et soirée pleine de rires et de partages avec la Maman, autour d'un thé et de nouvelles sucreries, dont nous profitons aussi pour enrichir encore un peu notre vocabulaire. Quand ils nous convient à prendre le petit-déjeuner avec eux avant notre départ, nous sentons qu'en peu de temps, les liens tissés avec eux sont déjà forts. Et effectivement, le lendemain, après un repas riche de mille saveurs qu'ils tenaient à nous faire goûter et qui nous tiendront au corps pour la journée, les quitter nous fait un petit pincement au cœur. Chouette s'il est possible, de cette manière, de faire quand même de belles rencontres !



La route nous réserve toujours d'étranges spectacles en Birmanie. Outre la culture disparate et les montagnes fantômes qui apparaissent à moitié voilées de brume derrière les rizières de plus en plus nombreuses, c'est aujourd'hui un véritable défilé militaire qui croise notre route. Est-ce le contrecoup de la « journée de l'armée » d'avant-hier qui fait qu'ils quittent tous la capitale pour retourner à leur poste, ou une opération d'envergure est-elle en préparation ? En tout cas, nous comptons pas moins de sept hélicoptères, et 182 camions, soit environ 3500 hommes en treillis qui roulent les uns à la suite des autres en sens opposé de nous. Impressionnant !

Après une journée assez calme marquée essentiellement par ce spectacle interminable et un petit contrôle de routine de nos papiers, c'est le soir qui vient malheureusement noircir le tableau. Nous roulons une nouvelle fois dans les lueurs rougeâtres du soleil couchant, aux abords de la capitale, « petite » ville d'un million d'habitants et capitale récente puisque ce n'est qu'en 2005 que le gouvernement a décidé de quitter Yangoun, la précédente capitale et première ville du pays pour cette petite agglomération plus centrale.



On pourrait croire que dans ce contexte urbain, trouver un hôtel doit s'avérer facile... Mais après une heure de recherche, cinq refus sous prétexte « que nous ne pouvons pas accueillir les étrangers », et un échec tout aussi catégorique vers le seul complexe que tous les autres nous indiquaient comme étant « celui où vous pourrez être logés », nous commençons à perdre patience. « C'est pas possible quand même, on n'a pas le droit de faire autrement que de dormir à l'hôtel, et il n'y a pas un hôtel qui nous accepte ! »



Enfin, un grand immeuble tout neuf nous offre une solution. Bon, c'est pas vraiment notre standing habituel, avec salle de fitness, concert au restaurant le soir, et personnel qui vous porte les bagages, ouvre les portes et ne vous lâche pas des yeux de tout le repas au cas où vous auriez besoin de quoi que ce soit, mais vu le prix raisonnable qu'on nous indique, c'est l'occasion de se faire plaisir – et puis bon, c'est pas comme s'il y avait le choix. Sauf que quand nous acceptons la réservation et allons chercher nos sacs... le réceptionnaire revient vers nous un papier à la main : « Excusez-moi mais en fait, le prix que je vous ai indiqué est pour les locaux. Pour les étrangers... c'est le double ! »

Il n'en faut pas plus pour me mettre en colère. Après une soirée passée à chercher un lieu où dormir plutôt que de profiter d'un moment de pause bien mérité, voilà que j'ai la profonde impression de me faire arnaquer. Même service, même qualité... mais prix double parce que vous êtes étranger... et accessoirement parce qu'il n'y a aucune concurrence. C'est du vol, c'est pas possible !

Lucie est prudemment ressortie près du vélo pendant que je m'explique énergiquement avec le responsable... mais rien n'y fait. « Ce sont les règles de l'établissement. » Je connaissais en Inde le principe de prix différenciés pour locaux et touristes pour des visites de sites, et je trouvais ça plutôt intéressant pour un accès à la culture aux locaux... mais pour un hôtel ? Dont ne profitent de toute façon que les classes élevées ? Je ressens une profonde injustice. Avec du recul, peut-être que je pourrais me dire « pourquoi pas », mais dans l'immédiat, après une heure à tourner, l'annonce d'un prix doublé après acceptation, et l'inévitable impression qu'ils profitent de leur situation de monopole et d'absence totale de concurrence, je trouve cette pratique révoltante, rue dans les brancards et leur exprime bien ma pensée... mais pour finalement accepter de payer puisque nous n'avons aucun autre choix. Encore que... seul, j'aurais peut-être préféré refaire 20 ou 30km, juste par orgueil...

A défaut, essayons d'avalier la frustration avec le confort proposé et le repas agréable – quoique trop pimenté pour Lucie – sur le toit-terrasse du cinquième. Finalement, la soirée, bien qu'un peu raccourcie, est pleine de surprises à s'amuser de cet environnement incongru pour nous, du baby-foot et du repas concert dont nous sommes quasiment les seuls clients, ou encore de cet échange avec le barman qui vient nous offrir un verre : « Yes yes, we have fresh fruit juice ! » nous lance-t-il avec enthousiasme, « many, many. Strawberry,... ». Bananes ? non. Mangue ? non. Ananas ? non... ah oui, seulement fraises en fait. Eh ben, va pour fraises ! Mais... pourquoi les verres qu'il nous ramène contiennent-ils un liquide bleu fluo ? On ne doit pas avoir la même définition du « jus de fruits frais »...



Le petit-déj buffet du lendemain aurait pu nous suffire à tenir toute la journée sans manger. Après tout, autant profiter de l'hôtel jusqu'au bout. Et nous nous arrêtons simplement dans un joli et immense marché le midi pour acheter quelques fruits (des vrais cette fois !). Mais au moment de remonter sur le vélo, un homme au physique indien étrangement affublé d'une inratable barbe orange fluo taillée en un bouc pointu s'approche de nous. « What's your nationality ? »



C'est lui qui vient spontanément à notre rencontre et lance le dialogue. Après deux phrases dans un anglais impeccable, il nous explique qu'il a pitié de nous à nous voir ainsi pédaler sous le soleil brûlant, et nous invite à venir prendre un peu de repos chez lui. Une mini-hésitation – toujours surprenants ces accueils spontanés – et nous voilà installés dans l'arrière-boutique de son magasin de vêtements, en compagnie de toute la famille. Notre hôte à 71 ans, est musulman d'origine indienne mais installé en Birmanie depuis son grand-père – a priori au moment de la décolonisation de l'Inde de Gandhi et des conflits entre hindous et musulmans. Ancien professeur d'anglais dans la ville voisine, il s'est installé ici apparemment depuis que ses huit enfants font leur vie de leur côté, et ne cache pas sa joie de rencontrer des étrangers avec qui pratiquer son anglais, reprochant la mauvaise qualité de celui enseigné ici et le niveau médiocre des professeurs. Nous passons près de trois heures à découvrir sa

vie et à partager la nôtre, sous l'œil curieux de ses petits-neveux et nièces, à partager un délicieux repas indien – dommage qu'il préfère encore une fois nous regarder manger (en nous expliquant comment nous y prendre) et manger en décalé plutôt que de prendre une assiette avec nous – et à se faire chouchouter avec boissons, fruits et attentions multiples. Lucie se fait même offrir une rose par l'une des petites filles et insiste pour refuser la poupée-barbie qu'on veut lui donner en souvenir. Enfin, à 15h, notre hôte estime que le soleil est désormais moins violent et qu'il est à peu près raisonnable de poursuivre notre route.

Mais les mésaventures de la journée sont loin d'être terminées.

Après une après-midi sur une route étrangement bordée de rizières verdoyantes malgré la chaleur, sans doute préservées par les nombreuses rivières et canaux qui sillonnent la campagne, nous parvenons en fin de journée à la petite ville où nous avons décidé de poser le vélo pour la nuit. Nous repérons tout de suite l'hôtel que notre ami indien nous a conseillé, mais, lorsque la dame de l'accueil nous annonce tout sourire un prix exorbitant, nous comprenons vite que la recherche d'hébergement va être une nouvelle fois compliquée. Un coup d'œil aux commentaires des internautes nous confirme la situation : « Si vous êtes cycliste dans le coin, planifiez votre voyage afin de ne pas dormir ici. C'est le seul hôtel pour étrangers de la région et ils le savent. Prix invraisemblable pour des chambres dégueulasses ». Ça a le mérite d'être clair, on aurait peut-être dû anticiper.

A défaut, nous prenons l'option de tenter enfin la nuit au temple dans le monastère voisin. Si le moine qui nous accueille sans parler un mot d'anglais semble plutôt gentil malgré sa démarche bizarre et ses dents rouges de feuilles mâchées qui ne le mettent pas en valeur au premier abord, les vieux bâtiments réunis autour d'une petite cour délabrée ne prédisent pas une nuit dans un grand confort. Notre guide nous



mène d'abord à son supérieur, un homme à l'air patibulaire qui n'accepte de nous considérer qu'après que nous ayons fait un geste ostensible de dévotion et de respect envers Bouddha (et on sent qu'il aurait bien aimé envers lui). Le religieux semble plus intéressé par notre vélo que par nous, et il passe un moment à commenter avec son frère notre moyen de transport en l'inspectant sous toutes les coutures avant de se retourner enfin vers nous. Son accord obtenu pour rester, je sens Lucie de plus en plus réticente, mais nous nous dirigeons malgré tout vers une bâtisse poussiéreuse sur le point de tomber en ruine. Nous pourrions dormir là, en dessous du gros écureuil – ou était-ce un rat ? – qui s'enfuit à notre approche. Bon, entre l'attitude peu accueillante des moines et les conditions plus que sommaires, je comprends que Lucie ne soit pas très emballée, mais je ne peux m'empêcher de me sentir contrarié lorsqu'elle me dit qu'elle préfère aller chercher ailleurs. Moi qui espérais me poser pas trop tard, je sens mon souhait s'éloigner de plus en plus avec les perspectives d'une soirée agréable.

Nous atterrissons dix minutes plus tard dans un autre temple, résultat de deux nouveaux choux blancs dans les hôtels trouvés sur notre route – réservés aux locaux. Là, une vingtaine d'enfants moines sont assis en rond autour de celui qui doit être le responsable et qu'on nous désigne pour aller présenter notre requête. Le vieux sage disperse les « moine-aux » et nous fait asseoir à leur place pour nous écouter dans une attitude très cérémonieuse. Mais l'audience est sans succès, ayant du mal à trouver deux mots communs. En dernier recours, il passe un coup de fil et un, deux, puis trois hommes viennent finalement nous rejoindre pour servir d'intermédiaires ou de traducteurs... dont on ne comprend pourtant pas tout. On perçoit juste qu'il ne sera pas possible de dormir ici, mais que nous devons attendre... parce qu'ils ont appelé... le ?... l'immigration ???

Ah non, mais c'était pas du tout ça l'idée ! Dans quoi on s'est encore fourrés ?!

Quand arrive l'officier de police, je suis sur la défensive. Ok, on n'est pas totalement dans les clous d'aller demander l'asile à un temple alors que l'obligation de fréquenter les hôtels est plutôt claire, mais je n'ai pas l'intention ni de le laisser nous réprimander, ni de nous faire reconduire à l'hôtel précédent. Pourtant, après un contrôle minutieux de nos papiers, le fonctionnaire est plutôt à l'écoute quand nous lui faisons part du prix indécent indiqué par l'établissement.

« - Dans les premiers hôtels du pays, on payait 10 000 Kyats, ici, on nous en demande cinq fois plus !

- Bon, et à 10 000 Kyats, ça vous va ? Suivez-moi ».

Un rapide coup de fil, et l'homme en uniforme remonte dans sa voiture pour nous guider jusqu'à une petite guesthouse en retrait de la grande route. « Vous pouvez dormir ici. Vous payerez 10 000 Kyats ». Et nous voilà dans une petite chambre simple mais climatisée, qui vaut bien plus que la plupart des lieux où nous avons l'habitude de dormir. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Leur a-t-il imposé le prix ou bénéficions-nous simplement des prix locaux dans un établissement qui vient exceptionnellement d'avoir l'accord de recevoir des étrangers pour cette nuit ?... Bon bah... merci !

Ouf, on a bien mérité un peu de repos. Juste un petit saut à un bar que nous avons repéré sur la route pour grignoter quelques samosas et se rafraîchir avec un lait de soja et le melon acheté le midi devant le match de foot qui démarre sur les écrans géants, et au lit. Ou... presque ! Au moment de quitter le bar, je ne retrouve pas mon casque pour remonter à vélo. A chercher partout de manière un peu ostensible, les gens se mettent à chercher aussi et l'un lance l'idée possible d'un vol. Il faut dire qu'on ne fait plus trop attention à nos affaires depuis un moment et que nous laissons tout allégrement sur le vélo qui nous attend sans antivol sur le bord de la route. En même temps, on se sent tellement en sécurité... Là, ça fait un peu bizarre... même si, bon, on s'en sort plutôt bien si c'est juste un casque qui disparaît plutôt que l'ordinateur ou carrément le vélo. Mais le patron nous fait signe de nous réinstaller face à l'écran et de lui laisser un peu de temps. Au moins cinq personnes s'agitent à la recherche du casque disparu et certains partent en moto, apparemment sur une piste. « Please wait, ils vont le retrouver ».

Oui, mais bon, au bout de 40 minutes, on en est à la mi-temps et on voudrait quand même aller se coucher... « On repassera demain à 7h, c'est super si vous le retrouvez d'ici là ». Sauf qu'en rentrant à l'auberge... le casque nous attend gentiment sur la table de nuit. Oups !

Nous maîtrisons désormais le vocabulaire du petit-déj et nous faisons plaisir avec les plats traditionnels que nous sommes en mesure de demander. « Je pourrais en manger tous les matins » me confie Lucie devant son assiette de riz complet aux pois chiches, accompagné de pâte à chou frite.

En tout cas, ça nous remplit le ventre, et nous donne l'énergie de pédaler efficacement les jours suivants. Tandis que l'horizon laisse apparaître par intermittence les contours de montagnes perdues dans une étrange brume, les rizières se font plus nombreuses, remplies d'eau et bien vertes, et nous retrouvons le travail des champs entre labour et repiquage du riz qui a commencé sa croissance dans les nurseries. Surprenant de retrouver ces opérations agricoles à cette époque alors que nous les découvrons il y a deux ou trois mois au milieu du Vietnam... La saisonnalité semble moins pointilleuse que chez nous en agriculture. Pratique pour avoir des récoltes et du grain frais étalés sur l'année... Mais si au Vietnam les motoculteurs – ou roues motorisées – étaient nombreuses, ici, c'est clairement le travail des bœufs qui domine. D'ailleurs, les vaches sont partout, dans les champs, dans chaque rue des villes ou... au milieu de la route sans aucune gêne. D'un physique différent des buffles d'eau auxquels nous étions habitués, elles sont ici très grandes et majoritairement blanches, semblables à l'égérie indienne dans toute sa grâce...



L'Inde... mon esprit dérive à l'idée de peut-être y retourner dans quelques semaines. Je connais les appréhensions de Lucie à ce sujet, notamment dues aux retours d'expérience d'autres cyclistes sur la curiosité indienne, les contrastes incroyables et la foule permanente... De mon côté, je suis à la fois très enthousiaste à retrouver ce pays que j'ai tant aimé il y 7-8 ans et en même temps... ce sera tellement différent, dans une région à des milliers de kilomètres de ma ville d'alors, dans un voyage en couple et à vélo, bien différent de ma vie quotidienne citadine et de mes escapades un peu folles du week-end. A vrai dire, je ne sais pas vraiment à quoi m'attendre...



Mais j'aime laisser mes pensées errer vers les semaines à venir et plus loin vers nos projets de volontariat sur lesquels nous travaillons activement ces temps-ci. Notre périple d'origine jusqu'aux portes de l'Inde touche déjà presque à sa fin, et me projeter sur la suite, imaginer les semaines suivantes où tout est encore ouvert m'enthousiasme. Poursuivre vers l'Inde ou le Népal ? Rentrer en France pour préparer la suite ? Articuler notre retour et les contraintes de dates de formations, d'entretiens de candidatures ? Et puis, ce projet libanais autour de personnes handicapées qui motive particulièrement Lucie... m'y verrais-je vraiment vivre un an pour une mission de volontariat ? Le responsable nous encourage à venir le découvrir 10 jours avant juin pour imaginer peut-être quelque chose ensemble. Est-ce vraiment réaliste ? Cela ne chamboule-t-il pas tous nos plans ?

En tout cas, moi, pour l'instant, je retrouve la passion de construire tous les scénarios, essayer d'anticiper toutes les possibilités et évaluer toutes les options... Définitivement, cette phase de construction de projet où l'on essaie de concilier les meilleures éventualités, de planifier les choses et de préparer l'action est peut-être celle qui me fait le plus vibrer... avec bien-sûr le passage à l'action !

Mais il reste tant à profiter de ce voyage-ci. Alors, je mets un peu de musique dans les oreilles pour faire taire mes pensées agitées, et j'appuie sur les pédales avec une énergie nouvelle, répondant avec plaisir aux signes de main, aux sourires et aux dégainages plus ou moins



discrets d'appareils photo / téléphones qui enverront vite nos images sur tous les réseaux sociaux du pays...

Enfin, à l'approche de Mandalay, les villes se font plus importantes, structurées et plus urbanisées, très différentes des concentrations de maisons du Sud. Et finalement... bah on aimait bien les zones plus rurales ! Le trafic s'intensifie, le bruit également, et nous débouchons soudainement au cœur de la ville qui sonne pour nous comme un objectif depuis notre entrée dans le pays. Pas le moment de se reposer, nous filons immédiatement au consulat indien pour mettre en route notre demande de visa. Dans la chaleur étouffante de midi, nous voilà attablés devant un curry à l'odeur alléchante... Nous voilà au pause pour quatre jours dans l'attente du précieux document officiel.

Ce petit arrêt est notamment l'occasion d'aller découvrir un nouveau programme d'Enfants du Mékong. Pas de filleul parrainé dans le cadre de notre projet à aller voir là-bas, mais l'idée d'y faire quand même un petit reportage pour proposer des engagements autour de nous, cette fois en parrainage collectif. Pas ciblé sur un enfant particulier et pas d'échanges de lettres pour ceux qui n'ont pas très envie d'écrire, mais la possibilité d'accompagner un super projet qui en a bien besoin.

Et en effet, en arrivant dans la simple mais jolie cour du foyer, bordée d'un lac dans lequel quelques canards font trempette, nous découvrons l'œuvre magnifique du père Bosco. Il accueille ici une trentaine d'enfants des rues dont il va à la rencontre à la gare ou dans divers lieux publics, ou que différentes personnes, dont la police, lui orientent. A travers une vie de communauté avec les autres enfants, une scolarisation puis des formations professionnelles, des sorties, camps d'été, matchs de foot ou cours de guitare, ils les extirpent de situations et d'histoires dramatiques, et les aident à se construire à leur rythme et en douceur. « Celui-là n'a pas parlé pendant tout le premier mois de son arrivée. (...) La plupart s'enfuient quelques jours après leur arrivée ici, ayant du mal à se sociabiliser à nouveau. Je les laisse faire. Il leur faudra du temps pour revenir, mais s'ils reviennent, alors ce sera un choix mûri, et ils y mettront tout leur cœur ».



Mais ce qui nous touche le plus est la bonté et bienveillance que l'on ressent dans ses regards sur chacun, dans les tapes sur l'épaule, dans la connaissance qu'il a de tous... Il a choisi de les aider à grandir par eux-mêmes, par la bienveillance et le jeu, et la recette nous semble dosée à la perfection. Bosco nous parle aussi de ses visites hebdomadaires dans les prisons et de mille autres engagements, de l'animation de formations et l'écriture de livres sur le management et le leadership à sa participation à un groupe de musique dont il nous joue l'une des chansons avec une voix impressionnante, qu'il accompagne d'une surprenante guitare à 8 cordes. Cet homme de 55 ans aux multiples talents nous épate et nous sommes touchés du temps qu'il nous accorde malgré son planning surchargé... d'autant qu'il renouvelle son invitation le lendemain « à 8h tapantes » pour nous emmener découvrir une ville dans les montagnes à une soixantaine de kilomètres de là, qui, avec ses températures douces, semble être son lieu de ressourcement.



Et effectivement, la ville tellement imprégnée de son passé « british » qu'on ressent tant dans l'architecture des demeures ou du monumental clocher qui trône au milieu du carrefour principal que dans les antiques calèches qui galopent sur l'asphalte, est un havre de paix après l'atmosphère étouffante et agitée de Mandalay. Surtout lorsque notre guide nous mène dans un immense jardin public rempli de plus de mille sortes de fleurs,



d'oiseaux magnifiques en semi-liberté et d'arbres centenaires qui entourent des lacs gigantesques... La ballade est aussi l'occasion d'en découvrir un peu plus sur le pays. Une université impressionnante perdue en pleine campagne nous intrigue, et Bosco nous explique qu'elles étaient autrefois dans les villes, mais que, suite à une décision politique qui a suscité des manifestations importantes chez les étudiants, le gouvernement a jugé plus sage d'éloigner les gens instruits, pour sa propre sécurité... Le prêtre nous parle aussi du développement et de l'ouverture extrêmement rapide de sa patrie ces dernières années... avec ses bienfaits et ses inconvénients. « Il y a trois ans, vous n'auriez jamais pu circuler chez nous sans être en permanence accompagnés. La plupart des régions vous auraient d'ailleurs été interdites d'accès. Nous n'avions l'électricité que par intermittence et tous les appareils électroniques que vous voyez là n'existaient pas, ou, comme les ventilateurs, étaient plus désagréables



qu'autre chose tellement ils s'arrêtaient souvent. (...) Le prix des cartes sim a été divisé par 5000 en moins de dix ans, et internet commence seulement à être utilisé alors que la 4G est déployée sur presque l'ensemble du territoire depuis un an. ». Quant au réseau routier, il suffit de constater le nombre de zone de travaux que nous croisons, et le fait que seules des pistes croisent la route principale pour comprendre que c'est une affaire récente...

Par contre, le trajet en voiture qui nous fait redescendre vers la chape de pollution qui masque la deuxième ville du pays sur des autoroutes colossales construits par les Chinois pour favoriser les échanges à la proche frontière m'assomme complètement, et je suis heureux de reprendre le vélo deux jours plus tard pour repartir vers des zones plus sauvages.

Et en effet, quand notre Pino s'élance vers le Nord-Ouest et la désormais relativement proche frontière indienne, notre visa en poche, si la route est plutôt bien goudronnée pour le moment, elle semble constituer le dernier rempart de la civilisation avant que la nature ne reprenne ses droits. Une dernière ligne d'arbres... puis d'immenses étendues désertiques, avec, en toile de fond, des montagnes plus distinctes que ces dernières semaines. Les villages se font plus rares, nous interrogeant sur les lieux que nous trouverons pour dormir les prochains soirs, tandis que les troupeaux de vaches, de moutons ou de chèvres, se font plus nombreux, traversant régulièrement la chaussée sans grande considération pour les automobilistes – ou les cyclistes – qui viennent les importuner.



Le repas du midi est un échec, comme près d'une fois sur deux dans ce pays... Beurk, excellent ou difficile de finir son assiette, il ne semble pas y avoir beaucoup de compromis. Pour cette fois, c'est une mauvaise pioche... renforcée par la disparition du melon que nous avons acheté un peu plus tôt et qui semble avoir réussi à déchirer le plastique par lequel il était pendu à nos sacs pour retrouver sa liberté ! Bon, comme les boutiques identiques continuent de se succéder avec les mêmes produits

sur des kilomètres, nous n'avons que l'embarras du choix pour en acheter un nouveau. Mais quand la gentille vendeuse nous en découpe un excellent et refuse que nous le payions, nous sommes obligés d'insister. La minuscule maison de paille en désordre qui lui sert de logement et le petit bébé qu'elle a dans les bras nous montrent bien les conditions extrêmement précaires dans lesquelles elle vit, et elle trouve encore la générosité de nous offrir ce qui est sûrement sa seule source de maigre revenu... Belle leçon d'humilité...

C'est épuisés que nous arrivons à Monywa, au coucher du soleil. La route, sans village et peu intéressante, a été longue. Assez peu de montées encore, mais de nombreux travaux nous obligeant à être attentifs ou à rouler sur des revêtements changeant sans cesse, du macadam lisse et tout neuf aux vieilles chaussées où les pierres accrochent aux pneus... Mais surtout, n'ayant pas envie de tenter le camping encore cette nuit, nous sentons le poids des 140km parcourus dans la journée pour atteindre la ville. Alors après que le premier hôtel visité nous annonce un prix de 60\$ et nous dirige vers un autre 2km plus loin, la tempête brutale qui se déclenche soudainement, faisant voler pêle-mêle sable, poussières végétales, et déchets urbains, nous avons du mal à trouver encore l'énergie pour finir la journée. Un repas rapide – zut, encore un échec – une réservation d'hôtel par internet, et... ouf, il ne reste plus qu'à se laisser tomber sur le lit. Tant pis pour la lessive ce soir !



L'énergie revient avec la fraîcheur du lendemain matin et les pédales reprennent leur rythme de rotation régulière tandis que les paysages défilent à la vitesse tranquille de dépassement des bornes kilométriques. Un grand pont nous fait franchir une large rivière qui matérialise la frontière entre deux régions et ouvre l'horizon à la sortie de la ville. Si le cours en reste large, les immenses plages qui bordent les rives côté eau laissent imaginer les proportions gigantesques qu'il doit atteindre durant la saison des pluies. Mais ces longues langues de sable lui confèrent aussi un certain charme, et nous donnerait presque envie d'aller y glisser les pieds dans la chaleur déjà forte à 9h du matin, si l'eau sur laquelle surnagent quelques grosses barges chargées de gravier et de goudron ne paraissait pas si verdâtre. Comme d'habitude, les rives sont prises d'assaut par les temples bouddhistes avec toujours ces bâtiments en formes de grosses cloches si typiques d'ici et différents d'Asie du Sud-Est.



Les temples continueront de nous entourer en nombre effarant alors que nous nous enfonçons dans la campagne – je compte 28 « cloches » dans les 2km suivants – et semblent être les premiers repères de la civilisation, avant même l'implantation des maisons. Les villages, pourtant de plus en plus petits, semblent pourvus d'au moins un édifice religieux par habitant, et les bords de route sont bardés de fidèles qui mendient pour agrandir tel temple ou en construire un nouveau. Le spectacle est toujours le même : 3 ou 4 personnes – des femmes ou jeunes filles le plus souvent – de chaque côté de la route,

espacées de 2m les unes des autres, une corbeille en métal à la main. Mais les tintinnabulements de la corbeille qu'elles agitent – d'où viennent ces bruits de pièces, il n'y a que des billets dans ce pays ? – sont couverts par le boucan de la mauvaise musique criarde qui sort des deux gros haut-parleurs installés à l'arrière d'un pick-up garé à côté. Et sous une petite paillote, un homme assis sur une chaise en plastique et occupé à chiquer du bétel qui lui fait les dents rouges, lance des paroles incompréhensibles dans un micro dont le son mal amplifié renvoie un écho de cathédrale... Charmant !

Pourtant, au fil de la journée, les maisons, et même les temples, se raréfient peu à peu jusqu'à ce que seuls quelques chants d'oiseaux viennent troubler le silence. Et quand nous nous arrêtons le midi dans un café aux murs de nattes et au toit de paille, perdu au milieu d'une espèce de savane desséchée, malgré la petite famille installée sans un bruit sur le banc près de nous, le silence est complet et nous prenons quelques minutes pour écouter cette étrange et totale absence de bruit...



La table où nous sommes installés est en fait la seule de l'établissement, qui, en plus de servir du café, vend aussi des brosses à dents, des œufs et autres produits de première nécessité – dont le fameux bétel évidemment, qui est l'attrait principal des quelques rares clients que nous voyons défilé durant nos deux heures de pause. En fait, comme il n'y a, dans les 5km alentours, pas plus de dix maisons, ça semble être un peu l'épicerie multifonction du coin, ce que semble confirmer le passage d'un voisin qui y ramène un vieux téléphone satellite... Et pourtant, étrangement, quand on demande ce qu'on peut avoir à manger, la question semble embarrassante. Pas de riz apparemment, pas vraiment grand-chose en fait. Nous désignons les œufs, et, dix minutes plus tard, on nous en amène deux, cuits au plat et servis dans une petite coupelle, natures, sans sel et sans épice... Oups, ça va être léger comme repas. C'est quand nous venons de les finir que la gérante revient vers nous et semble comprendre que nous étions à la recherche d'un plat complet. « Vous voulez du riz ? » Pour ce midi, on se contentera, après les œufs non assaisonnés, de riz blanc pas salé et un peu sec... Faute de grive...



Le calme de cette petite maison m'intrigue au plus haut point. Trois femmes, deux enfants et un homme sont installés depuis deux heures sur le banc près de nous. Ils échangent quelques mots ou semblent se perdre dans leurs pensées, commentent un peu notre vélo ou nous jettent des regards assortis de quelques remarques discrètes que nous ne comprenons pas... mais aucun ne semble préoccupé d'aller travailler autrement que d'attendre devant la petite boutique un client improbable. Lucie me glisse que c'est peut-être simplement le rythme des heures chaudes de la journée, mais j'ai, de mon côté, l'impression que le reste du temps n'est pas beaucoup plus agité. Quel contraste avec nos vies occidentales à toujours courir après le temps ! Et en même temps... que le temps doit sembler long, perdus ainsi au milieu de rien, avec trois maisons voisines pour seules relations, et des journées

à regarder passer la vie... J'avoue que j'aurais un peu de mal. Et même s'il ne s'agit que d'une période de quelques heures par jour, ça paraît quand même vachement long !

L'après-midi continue de nous plonger de plus en plus profondément dans des contrées bien éloignées des grandes villes, et nous sommes surpris de trouver subitement des grues, bulldozers et autres rouleaux compresseurs, occupés à damer une chaussée de terre sur une largeur qui laisse présager une future route importante. Trois kilomètres plus loin, nous découvrons un vrai village d'au moins quinze maisons toutes alignées en rang d'oignon au bord de la future route où elles prennent la poussière et tremblent au rythme des travaux. Il est à peine 16h30, mais vu l'environnement, si on ne s'arrête pas dans un café ici pour manger une salade de noodles, on sent bien que c'est encore une journée qui va se finir aux biscuits/bananes, alors vu le repas frugal du midi, on ne va peut-être pas courir le risque. Et effectivement, après quelques kilomètres de plus sur la piste de terre que les travaux ont laissée comme seul passage, nous vérifions d'un coup d'œil que personne dans les environs n'est susceptible de nous voir, et nous nous enfonçons entre les basses broussailles et la terre sablonneuse du bord de route pour aller installer notre tente derrière une petite butte rougie par le soleil couchant. Ah, quel plaisir de s'installer ainsi à nouveau le soir au milieu de la nature, d'avoir pour soirée la lente descente de l'astre enflammé et pour nuit les myriades d'étoiles et un disque lunaire qui daigne apparaître en une mince ligne cramoisie à fleur d'horizon...



Malheureusement, si la nuit au grand air me fait du bien, le lendemain est plus compliqué. La journée démarrerait mal avec une zone de sable sur 10cm d'épaisseur qui nous oblige à pousser le vélo sur quelques dizaines de mètres aux abords des travaux, qui semblent s'étaler sur de longs kilomètres. Flash-back brutal en Amérique du Sud à la sortie d'un salar où ce même sable nous faisait ahaner en poussant péniblement nos vélo-couchés peu adaptés pour ce genre de terrain, et m'a fait casser mon siège en dérapant... Enfin, le sol s'affermi un peu, mais la journée ne va malgré tout pas en s'arrangeant : Mal de ventre, manque d'énergie... mes premiers désagréments de santé du voyage. Est-ce que j'ai mangé une cochonnerie hier ? Ou est-ce la soupe d'avant-hier qui sentait franchement mauvais mais que je n'ai pas voulu jeter ?

En tout cas, la route pleine de trous et le dénivelé qui s'accroît viennent à bout de mes faibles forces, et je réclame une pause pour m'avachir sur une pierre, plié en deux les mains sur le ventre. Lucie n'est pas au top non plus, entrant dans une période plutôt douloureuse de son cycle menstruel, mais c'est pourtant elle qui a le courage de faire signe à un camion de s'arrêter. Et ça marche en moins de deux. Celui qui s'arrête transporte de la paille et quelques branchages, et il faut peu de temps pour hisser notre vélo sur le gros matelas naturel et nous y trouver un petit espace à notre tour. Rien de bien confortable dans la remorque arrière à se faire brinqueballer en tous sens sur les nids d'autruche – à ce niveau-là, ça ne peut plus être des poules ! –



de la piste qui grimpe dans les collines desséchées, mais au moins ça nous fait avancer. Un peu... 5km plus loin, notre chauffeur nous fait signe qu'il va devoir nous laisser là. Est-ce le contrôle de police qu'il nous indique 500m plus loin qui lui a fait peur ? En tout cas, nous revoilà en rade, et moi toujours pas en état de rouler.



Pourtant, nous n'avons même pas de temps de nous interroger sur la suite que surgit un 4x4 dont, sur le signe de Lucie, deux jeunes typés indiens descendent avec énergie. L'accord pour nous embarquer est immédiat, et tandis que notre Pino tient tout juste dans la diagonale de l'arrière de pick-up, nous nous installons confortablement sur la banquette arrière et faisons connaissance avec nos deux covoitureurs sympathiques. Eux viennent de Yangoun, et sont ici pour gérer la coupe des arbres sur le chantier de la route qui s'étend en fait sur près de 150km. Ah ben ça promet pour la suite du chemin ! Nous décidons donc de rester avec eux jusqu'au bout de leur route pour avancer au maximum sur ces pistes peu agréables, mais découvrons vite que le confort de la voiture ne suffit pas à masquer l'inconfort d'une route défoncée. Après 30km, une petite pause nous permet de reposer quelques minutes nos fesses et nos dos en grignotant – pour Lucie, moi je ne peux rien avaler – un chapati dans un peu de sauce qui nous donne avec plaisir un avant-goût de l'Inde désormais toute proche. A 15km/h de moyenne, avec des pointes à 25 quand la chaussée nous laisse un peu de répit, l'après-midi est déjà entamée lorsque nous quittons nos nouveaux compagnons arrivés à destination. Pour nous, il ne s'agit à nouveau que d'un petit village étape, et il nous reste 40 kilomètres à parcourir pour arriver le soir à un semblant de ville. Alors, on reprend notre courage à deux mains et on remonte sur le vélo couvert d'une épaisse couche de poussière. Apparemment, son trajet à lui non plus n'a pas été des plus agréables...

Si la route est toujours dans un état pitoyable, au moins avons-nous franchi le plus gros du dénivelé en voiture. Et étrangement, c'est encore en roulant que je me sens le moins mal. Slalomer entre les crevasses, les rouleaux compresseurs et les ponts de planches disjointes comme autant d'obstacles qui semblent vouloir nous décourager, me concentrer dans l'action, me convient mieux que d'attendre en n'ayant d'autre préoccupation que mon mal de ventre, et Lucie semble souffrir un peu moins avec la chaleur qu'apporte le soleil de l'après-midi. Pourtant, exceptionnellement, le soleil est tout relatif, et le ciel se couvre rapidement de gros nuages noirs tandis que nous sentons dans l'atmosphère que le temps devient menaçant. 17km, une gorgée d'eau. 18, 19, 20... allez, je tiens jusque 25... une gorgée d'eau... 30 ! Ouf, ça, ça mérite une pause coca dans le café de paille qui constitue la première habitation croisée depuis 10km. « 1000 Kyats pour un coca ? » Ah, d'accord... quand le barman évoque la difficulté d'acheminement pour justifier son prix double, on ne peut lutter. On en a fait l'expérience par nous-mêmes.



Allez, courage, plus qu'une grosse dizaine de kilomètres ! Une bonne côte, quand soudain... *Craaac* ! Le ciel se déchire, et nous nous retrouvons noyés en moins de deux minutes. Bon, c'est pas comme si

on ne s'y attendait pas, avec le vent qui forçait de minutes en minutes et les grondements de tonnerre dans le lointain, mais quand même, la journée n'avait pas encore été assez pourrie comme ça ? Manquerait plus qu'une crevaison !

D'ailleurs, on se faisait la remarque que nous n'avions plus eu d'ennui mécanique depuis le Laos, soit plus d'un mois et demi et... *pschiiiiii...* C'est pas vrai ? Eh ben si... Mais qui a l'idée de laisser trainer des agrafes sur les routes ? L'avantage de celle-ci est que nous la repérons vite, mais ça ne change rien au bazar nécessaire pour décharger le vélo, démonter la route, changer la chambre à air et réparer...

Devant cet acharnement du sort, nous nous résignons à finir les 10 derniers kilomètres à nouveau en stop et sanglons une nouvelle fois notre vélo sur la plateforme d'une petite camionnette, avant de regretter amèrement en sentant la barre du siège du véhicule nous frapper le dos à chaque secousse, à un rythme encore plus lent que nous ne l'aurions fait à vélo, soit disant pour « adoucir » les chaos de la route. En fait, ça a parfois des avantages d'avoir une seule roue fine pour ne pas basculer de droite à gauche d'un trou à l'autre...

Mais la journée semble être programmée pour nous en faire baver jusqu'au bout, et la recherche d'une auberge est aussi catastrophique que le trajet. Pourtant il n'y en a que deux dans ce gros bourg aux allures de ville de province du Moyen-Âge, mais vu les propositions qu'on nous y fait, nous tentons notre chance chez les pompiers puis à la police : « Pour dormir sur une planche, avec un matelas de 2cm d'épaisseur, un baquet à plonger dans une réserve d'eau croupie pour se laver dans un réduit de 80cm sur 40 envahi de moustiques et d'araignées, j'aime autant camper à la caserne ! » Mais les fonctionnaires ne l'entendent pas de cette oreille et nous n'avons pas le choix que de prendre une chambre à l'entêtante odeur de moisi, payée au prix fort, assortie d'un repas du même acabit... Demain sera sans doute meilleur !

En tout cas, il commence joyeusement, avec la rencontre de Javier, un cyclo belge arrivé au Myanmar depuis deux jours par la route de l'Inde qui semble heureux de croiser – enfin ! – d'autres voyageurs. Nous sommes nous aussi contents de partager avec lui anecdotes de voyages, conseils et émerveillements de la route. A tel point que nos discussions avalent la matinée sans que nous nous en apercevions et qu'après le partage d'un repas simple en dévorant les histoires de nos routes respectives, il est déjà près de 14h quand nous reprenons nos directions opposées. Il va falloir



carburer pour arriver à Kampath, où nous attend un prêtre proche d'Enfants du Mékong, avant la nuit. Ou... faire du stop. Car, si la santé est bien rétablie, on sent aujourd'hui le contrecoup de la journée difficile d'hier, et la route, dont l'état s'améliore à peine en rejoignant « l'AH1 » que nous attendions comme une autoroute parfaitement goudronnée, nous décourage un peu. Nous avons parcouru 40km, et avec le temps passé avec Javier, nous savons que nous n'atteindrons pas Kampath ce soir en pédalant. Restent deux options : le stop ou un arrêt prématuré, par exemple au temple dont nous a parlé notre ami cyclo pour y avoir lui-même passé la nuit. Mais finalement, le temps à nouveau menaçant et le besoin d'un peu de confort nous décident pour la première option. Trop tard ! Alors que nous sommes dressés, pouces tendus, sur le bord de la route, le vent s'intensifie brutalement, les feuilles, les plastiques et autres matériaux volent en tous sens, annonçant la tempête, et, avant que nous ayons le temps de chercher un abri, une bourrasque nous assène une pluie torrentielle en plein visage. Décidément, c'est notre période chance...

J'imagine déjà vos réactions, et vos gentils mots pour nous souhaiter « qu'il ne nous arrive plus rien ». Merci les amis, mais rassurez-vous, si ce n'est pas spécialement agréable sur le coup, toutes ces péripéties font partie de l'aventure, ça laisse quelques souvenirs – quelques cicatrices parfois – et son lot d'anecdotes qui nous lient aussi Lucie et moi. D'ailleurs, le découragement suscité par le nouvel orage et la difficulté cette fois à trouver un véhicule qui accepte de nous embarquer est

immédiatement effacé lorsqu'un conducteur nous lance un signe de tête qui montre que nous pouvons embarquer. Super, c'est gagné ! Cette fois pourtant, ça ne l'était pas d'avance. Après 2h d'attente, fatigués, détrempés, nous avons accueilli avec mauvaise grâce les militaires puis à nouveau un homme de l'immigration qui nous avait hier offert des bouteilles d'eau, qui nous ont dit tour à tour qu'à cette heure nous ne trouverions plus de véhicules pour Khampat et qu'il valait mieux nous résigner à repartir vers Kalay... Et c'est au moment où nous nous rendions à l'évidence et étions en train de contacter notre hôte par message pour lui dire que nous n'arriverions que demain, que la voiture providentielle s'est arrêtée.



Installé dans la remorque arrière aux côtés de notre cher Pino, je m'occupe avec quelques jeux sur la tablette, tandis que Lucie, dans la cabine, fait connaissance avec le pasteur protestant qui a accepté de nous conduire. Celui-ci lui parle notamment de ses nombreuses initiatives sociales, orphelinat à Yangoun, foyer pour veuves ou école maternelle qu'il nous propose de venir visiter à Tamu, notre destination du lendemain.

Notre arrivée chez le père Andrew, deux heures plus tard, déçoit nos espoirs de confort. Si sa paroisse est dotée d'une grande, quoique très simple église, la maison qui la borde est spartiate au possible. Ce soir, nous dormons chacun dans notre chambre dans laquelle tient à grand peine un lit trop court pour des occidentaux, dont le matelas est une simple couverture pliée en deux. Pour la bonne douche, oubliez, il n'y a plus d'eau ce soir. Quant à la soirée, elle est un peu écourtée par la coupure du générateur qui fournit la seule lumière disponible, à 21h30. Mais ça pour le coup, ça ne nous pose pas de problème vu notre état de fatigue !



C'est davantage le lendemain matin que nous faisons connaissance de notre hôte mais la relation que nous avons avec lui est un peu étrange et nous rend mal à l'aise. Nous ne sommes pas sûrs qu'il ait bien compris notre voyage, et il semble simplement associer notre étiquette « Enfants du Mékong » à la case « donateurs ». Alors, il nous balade de la maison la plus pauvre du village à de grands terrains vagues en nous expliquant ses nombreux projets dans un discours très commercial où l'on sent qu'il essaie – avec un effet plutôt inverse – de nous séduire pour que nous lui apportions des financements. Le second point qui nous met mal à l'aise est

sa propension à parler de « sa paroisse ». Il évoque son souhait de développer son église, de mobiliser davantage de paroissiens et de susciter plus de vocations, plutôt que de nous parler des gens, des personnes à qui il veut apporter son aide et de ceux à qui profiteront la création d'une école ou d'une boarding house... Cela fait ressurgir notre surprise de la présence massive de l'église catholique dans les projets accompagnés par Enfants du Mékong. Nous n'avions pas connaissance, avant de partir, qu'autant de programmes étaient pilotés par des religieux, mais nous avons découvert au fil de notre voyage que force est de constater que la majorité des projets sociaux dans ces pays sont initiés ou dirigés par l'Eglise, et qu'il n'est donc pas illogique qu'ils représentent la majorité des interlocuteurs de l'association. D'autant que la plupart des responsables que nous avons rencontrés étaient des personnes extraordinaires, totalement dévouées aux autres, dans un engagement qui nous laissait en général bouche bée...

Mais si ces projets dérivent pour profiter essentiellement à des gens en fonction de leur confession – catholique – ou, pire, comme nous en avons le sentiment ici, si l'argent sert – indirectement - à la croissance d'une église, à la construction de statues ou même à l'éducation mais dans le but d'attirer davantage de fidèles dans une communauté religieuse, cela commence sérieusement à nous poser problème. Heureusement, quand nous en faisons part par téléphone le



lendemain à Julie, la volontaire Bambou en charge de la zone, elle nous confirme avoir partagé notre ressenti lors de sa propre visite qui visait à étudier le lancement d'un programme EdM avec Andrew. Elle a donc décidé de suspendre la procédure, et envisageait une seconde visite pour en avoir le cœur net, mais pensait renoncer à créer des parrainages avec lui. Ouf, l'association semble donc avoir le même souci que nous contre ce « mélange des genres », et les volontaires sur le terrain veillent à cela...

C'est encore perdu dans ces pensées que nous filons sur la route qui nous mène vers Tamu, dernière ville avant la frontière indienne. Cette fois, le trajet se déroule sans histoire. Nous revoilà dans des zones totalement désertes, seulement ponctuées de quelques maisons éparses tous les dix ou vingt kilomètres, et bordés de végétation desséchée. La chaussée est en état tout à fait correct – il faut dire que nous avons un peu revu nos standards ces derniers jours – en dehors des passages de ponts un peu folkloriques. En arrivant à Tamu, un panneau nous indiquera la rénovation de « la route de l'amitié Indo-Birmane » par les indiens, avec notamment le projet de refaire les 69 ponts qui séparent la frontière de Kalewa, à 150km de là. Et en effet, si nous n'en avons tout de même pas traversé 69, nous avons senti passer les nombreux ponts que nous avons croisés : des planches de bois disjointes dont dépassent de gros clous, parfois un peu de vieux macadam qui vient recouvrir certaines zones en amplifiant les creux et bosses avec le bois à nu qui constitue la majorité de l'ouvrage. Lucie craint de riper sur la bordure d'une planche et que notre roue ne se coince dans l'une des fentes, tandis que j'appréhende une crevaison brutale si l'un des clous vient déchirer nos pneus. Pourtant, tout se passe bien et la météo clémente et pas trop brulante nous permet d'avancer à bonne vitesse.



Nous profitons toujours des jours où la route est facile pour écouter un peu de musique ou des podcasts qui conduisent nos pensées laissées souvent à la dérive. En l'occurrence, j'écoute en ce moment une émission sur « la démocratie en question » qui interroge les grandes problématiques de nos systèmes gouvernementaux occidentaux, depuis le scepticisme politique des citoyens, au pouvoir des multinationales en passant par les phénomènes migratoires et les montées populistes, en s'appuyant sur les points de vue de chercheurs, de philosophes, de psychiatres... très intéressant ! Ce voyage, s'il est surtout une belle occasion de se reconnecter à la nature et à des valeurs essentielles, nous donne aussi du temps et des occasions de nous plonger dans des réflexions sur le monde de demain et notre société...

Mais déjà, nous voilà à Tamu, et nous prenons la direction du marché dans l'espoir d'y trouver quelques fruits ou samosas à se mettre sous la dent pour le repas du midi. Malheureusement, les heures qui viennent vont nous faire nous rendre à l'évidence : Tamu n'est toujours pas la ville que nous attendions, où nous pourrions trouver un café agréable pour bosser, un hôtel un peu sympa et de bons petits restos. Le marché est étrangement vide, avec deux étals de fruits qui feraient se damner le plus assidu des végétariens, et les cafés sont tout aussi décevants. Quant à l'hôtel, il faudra se



contenter d'une chambre bien basique aux murs décrépis et au fan poussiéreux, mais globalement propre... Son défaut principal étant une fâcheuse habitude des gérants à faire le ménage à 5h du matin en frappant leur racleau contre les murs des chambres sans considération pour le sommeil de leurs clients... Bref, ce n'est pas la ville qui nous laissera un souvenir mémorable même si nous y passons quatre jours, entre les dernières visites de filleuls dans un orphelinat qui accueille de jeunes enfants porteurs du VIH, la découverte des actions du pasteur qui nous a pris en stop deux jours plus tôt, et surtout le festival des eaux qui célèbre le nouvel an birman. Rien à voir avec les festivités qui semblent avoir lieu à Mandalay, mais la ville a été pour l'occasion décorée de multiples parapluies colorés attachés en guirlandes au-dessus des rues, des pirogues ont été installées au bord des routes et remplies d'eau en abreuvoirs improvisés et des marchands opportunistes ont installé de petits stands qui vendent toutes les sortes de pistolets à eau imaginables... et... soudainement, au matin du 13 avril, le pays entier se transforme en terrain de jeu d'une bataille d'eau nationale ! Les enfants attendent en embuscades, bols à la main, derrière les pirogues remplies d'eau, et attaquent chaque moto ou piéton qui a le malheur de passer à portée de tir ; certains ont installé des piscines en guise de réservoirs, d'autres se baladent avec un sac à dos constitué d'une cuve et relié à leur arme en plastique pour n'être jamais à cours de munition ; les pompiers ont installé leurs lances à incendie sur le trottoir et s'en donnent à cœur joie en jets d'eau qui fusent en tous sens... L'ambiance est bon-enfant et une fois nos vêtements trempés par les premières agressions, nous nous jetons avec plaisir dans la bataille pour aller rendre la monnaie de leur pièce à nos assaillants.



C'est sur ces derniers jeux – et, dommage, sur une salade de noodles pleine de poudre alimentaire toujours aussi mauvaise - que nous prendrons la direction de notre dernière frontière. Une grille fermée. Ok, décidément, les changements de pays ne se feront jamais dans la facilité. Demi-tour, nouvelle route, nouveau portail et tampon sur notre passeport... Welcome to India. Whaou, nous y voilà !





Il y a près d'un an, nous tracions un itinéraire, en visant, comme objectif, les portes de l'Inde. Il y a six mois et demi, nous descendions de l'avion et donnions nos premiers coups de pédale en imaginant cette destination si lointaine... Un peu fou d'imaginer l'atteindre dans quelques milliers de kilomètres. Et finalement, nous y voilà... avec un mois et demi d'avance.

Les chaînes de montagne de l'autre côté, tout ce qu'on a entendu sur la difficulté de vélo en Inde sont moins effrayants après le chemin parcouru et maintenant que nous sommes devant. Alors comme en plus, nous avons la chance que la frontière soit à nouveau ouverte depuis quelques mois... il nous reste un bon mois pour aller voir ce qui nous attend de l'autre côté ! C'est décidé, nous jouons les prolongations. Nous avons désormais une échéance : nous nous envolons le 20 mai de Delhi direction le Liban, pour aller découvrir une association susceptible de nous accueillir en volontariat l'an prochain. Et d'ici là, nous sommes libres de parcourir quelques kilomètres de plus dans la plus grande démocratie du monde en pleine période d'élections.

Un poste militaire où l'on nous fait la cosette pendant 10 minutes avant de nous dire que nous devons faire demi-tour pour obtenir un tampon au bureau à 2km de là afin de pouvoir passer, des formulaires à remplir que le fonctionnaire recopie deux fois dans des cahiers différents, un agent occupé à regarder une vidéo sur son smartphone qui prend le temps de terminer son émission avant de s'occuper de nous et nous fait remplir deux formulaires de plus avec les mêmes informations que précédemment... beaucoup de patience... Pas de doute, nous voilà arrivés en Inde !



Quel plaisir que ce « retour au pays », six ans après avoir quitté Delhi !

Une fois franchi tous les « check-points », je retrouve les odeurs, la poussière, l'activité incessante, et surtout les indiens curieux, bienveillants mais aussi... très nombreux qui viennent nous entourer dès que nous arrêtons notre vélo – en plus au combien intrigant – devant le premier distributeur d'argent de la ville-frontière. En panne, évidemment.

« Pas de souci, suis-moi, je vais te servir un thé et t'échanger ton argent ». Petite hésitation. Oh, et après tout... un autre nous indique la route, le vendeur de téléphone, le réparateur de vélo (fermé, dommage !),... chacun est prêt à rendre service... et surtout à côtoyer ces curieux étrangers, si possible avec un petit « selfie » à la clé !

Deux heures après avoir quitté la Birmanie, nous voilà à nouveau à suer sous le soleil brulant de la ligne de montagne qui constitue la réelle frontière naturelle entre les deux états. Mais cette fois, pas envie de s'embêter : un minibus passe, qui semble avoir suffisamment en place sur le toit. On va la commencer cool cette arrivée en Inde !

Une bonne heure plus tard, les 2500m de dénivelé que nous imaginions difficilement en une journée de vélo sont franchis, et nous reprenons le pédalage dans une vallée toute plate joliment entourée des montagnes qui se découpent en dents de scie sur le ciel uniformément bleu.



L'après-midi est déjà avancée lorsque nous rejoignons une ville où nous espérons trouver un repas. Étrangement, tout semble fermé, la ville comme assoupie est curieusement déserte pour une cité indienne. « C'est à cause du nouvel an, c'est un peu comme si c'était férié dans le Manipur, nous explique un jeune homme auprès de qui nous nous renseignons. Mais vous pouvez essayer les restos par là-bas »

Décidément, nous allons fêter le nouvel an une fois par pays cette année ! Ici, il s'agit de celui célébré uniquement au Manipur, l'un des 29 états qui composent l'Inde. Qui sait, peut-être pourrions-nous donc encore le fêter en changeant de région ?

Nous trouvons enfin un restaurant ouvert et nous apprêtons à nous installer lorsque déboule le dernier indien à qui nous avons demandé notre route. « J'étais trop embêté pour vous après vous avoir indiqué la route, en me disant que vous auriez du mal à trouver un endroit où manger et où dormir aujourd'hui avec le festival. Et puis, je me suis dit que vous pouviez venir chez moi, alors je vous ai couru après dans toute la ville pour vous retrouver. Vous voulez venir manger à la maison ? »

Il y a des choix qui paraissent anodins et bien souvent, on n'imagine pas les opportunités sur lesquelles ils peuvent ouvrir. Dans le cas présent, je suis d'abord tenté – et je sens que Lucie aussi – de refuser poliment pour prendre un peu de repos dans ce restaurant qui semble confortable, calme... plutôt que de m'embarquer à nouveau dans on ne sait quel plan foireux, avec toute l'énergie nécessaire à une rencontre, à entretenir une discussion, etc. Et puis, finalement, le sens du voyage prend le dessus. Après tout, c'est pour ça qu'on est là !



Dix minutes plus tard, Baranta nous précède dans une maison que l'on sent très précaire, et réveille ses parents, affalés par terre pour la sieste, en leur montrant qu'ils ont des invités. Oups, on ne voulait pas déranger ! Mais la maman semble au contraire très heureuse de nous accueillir, et s'active à remettre à chauffer les restes de leur repas qu'ils ont dû terminer il y a un moment déjà... pour nous servir quelques instants plus tard de délicieux plats en sauce typiquement indiens que l'on mange assis par terre dans la petite cuisine sombre. Baranta aura 22 ans demain, il vit chez ses parents avec l'une de ses deux sœurs, et fait des études de sciences qu'il voudrait orienter vers la biologie. Relativement à l'aise en anglais, on le sent un peu gêné

par la modestie du lieu dans lequel il nous accueille, qu'il essaie de compenser en étant aux petits soins pour nous... notamment en s'assurant que l'on mange jusqu'à n'en plus pouvoir !

Mais surtout, il est clair qu'il espère davantage qu'un repas partagé, et il négocie déjà qu'on passe l'après-midi ensemble, qu'on reste dormir, qu'on aille faire la fête ensemble le soir, que... Attends, attends, on avait prévu de rouler aussi ! Mais après une rapide consultation de couple, et devant l'entrain de notre nouvel ami et la gentillesse de sa famille à notre égard, la décision est vite prise : nous roulerons davantage demain pour rejoindre Imphal, la capitale d'état où nous attend un Warmshower, mais pour aujourd'hui... profitons de cette rencontre !



Et nous voilà à nous balader dans les rues de la ville dans le soleil de l'après-midi, puis à suivre notre guide tout joyeux, qui nous entraîne vers la colline qui semble être le cœur même de la ville. Il semble d'ailleurs que toute la province s'y soit donné rendez-vous à l'occasion du nouvel an, et c'est en file compacte que nous nous suivons les uns les autres dans l'escalade de la petite bute. Sur ses flancs s'étalent des jardins de fleurs et de haies taillées. Au sommet se dressent quelques statues des divinités honorées par les Meiteis, l'ethnie majoritaire ici. Et surtout, de grands espaces aménagés avec herbe, fontaines et terrasses d'où l'on embrasse toute la région.



Les champs de riz et de blé fraîchement fauchés s'étalent autour de nous, entourant la ville qui se dessine en une mosaïque de toits et de tâches colorées, tandis, qu'encerclant l'ensemble, les montagnes semblent protéger la région et masquer des trésors de lacs et de rivières qui viennent abreuver la plaine. Un espace a aussi été aménagé en haut de la colline pour organiser un concert dans la soirée, et pour le moment, c'est plutôt une étrange cérémonie religieuse qui s'y tient, avec beaucoup de monde assis autour de femmes qui dansent et chantent en une espèce de transe intrigante...

Au fil de l'après-midi, Baranta nous partage un peu plus de sa vie. Nous faisons connaissance avec l'un de ses amis, puis retrouvons sa famille dans la petite maison où, si la discussion n'est pas possible en direct avec sa maman qui ne parle pas anglais, les sourires qu'elle nous offre ou les quelques mots traduits par notre ami nous montrent toute la bienveillance qu'elle a pour nous :

« Mais demain, vous allez repartir, ça va me rendre triste » nous confie-t-elle les larmes aux yeux... Et en effet, elle semble nous avoir complètement adoptés. Il suffit de voir comme elle est heureuse de préparer Lucie pour les festivités du soir, lui prêtant une robe et la maquillant pour l'occasion...



Mais ce temps est réservé entre filles, et nous en profitons pour retourner faire un tour avec Baranta qui m'emmène boire un thé en grignotant des petits beignets et visiter le cinéma dont la rusticité – des bancs en bois dans une salle en béton qui sent l'urine – le fait un peu rire jaune. Je suis un peu mal à l'aise avec sa manière de me tenir la main, de me prendre bras-dessus-bras-dessous ou de vouloir glisser ses doigts dans les miens – « ça ne se fait pas dans votre pays ? » - et, si je m'adapte volontiers aux coutumes locales, je suis heureux de retrouver Lucie, transformée en véritable indienne avec son rouge à lèvres et ses vêtements colorés. Mais apparemment, elle n'est pas encore assez apprêtée aux goûts locaux, et nous bénéficions d'encore un peu de temps entre hommes avant qu'elle n'ait le droit de sortir. Alors notre hôte



me fait traverser la ville jusqu'à un grand espace où a été dressée une estrade entourée d'une longue galerie circulaire illuminée de néons. Des projecteurs illuminent le ciel, des photographes, caméramans, et drones immortalisent l'évènement, et des centaines de personnes convergent vers le lieu de fête. Tandis qu'un homme grisonnant à la barbe et aux cheveux longs – un genre de druide local ? – prononce un long discours a priori sur l'histoire et la culture du Manipur, des femmes, jeunes pour la plupart, toutes vêtues de longues jupes colorées, parées de bijoux et d'une plume dans les cheveux, s'alignent sous la galerie. Et quelques minutes plus tard, l'animateur prend la main de la première fille et entame un genre de ronde le long de la galerie en avançant en pas de danse, sa main libre se tortillant comme on l'imagine dans une danse orientale. Toutes les filles suivent en une chaîne qui ne cesse de s'allonger, et après quelques instants, l'orchestre, sur l'estrade, entame une nouvelle variation, tandis que des garçons, surgis de la foule des spectateurs, viennent se placer entre les danseuses et mêler leurs pas aux leurs. Eux aussi portent un genre de longue jupe, un haut coloré et un ruban en guise de ceinture, alors que leurs têtes sont surmontées de sortes de turbans affublée d'une longue plume de paon.



Etrangement, les danseurs étant tournés vers l'estrade, le public ne les voit que de dos, mais Baranta devait juger qu'un étranger avait droit à un traitement exceptionnel, et m'a conduit sans hésitation à l'intérieur du cercle. D'ailleurs, lorsqu'une dame de l'organisation vient le voir pour lui dire que nous n'avons rien à faire là, il explique la situation et l'autre n'insiste pas. Par contre, lorsqu'il essaie de négocier avec le vieux barbu pour que je puisse intégrer la chaîne des danseurs – contre mon gré – la réponse est négative et clairement non négociable : pas de tenue réglementaire, pas de danse. Faut pas abuser quand même, c'est pas parce qu'on est blanc qu'on peut déroger à toutes les règles. Ouf, je me fais déjà assez remarquer comme cela ! Mais au bout d'un quart d'heure de spectacle, je regrette que Lucie n'ait pu se joindre à nous. J'ai envie de la rejoindre pour partager cette soirée avec elle et je fais quelques allusions à notre ami qui ne semble pas pressé de rentrer.

Lorsque nous sommes enfin de retour à la maison, je trouve Lucie assise avec impatience sur un lit, à entretenir des discussions apparemment pas très agréables avec la mère de Baranta, sa sœur, sa tante et ses cousines... Le prix du vélo, la valeur d'un euro, etc. sont des sujets qu'on préfère en général éviter, même s'ils arrivent assez facilement et que j'y ai eu droit moi aussi avec Baranta dans la soirée...

En tout cas, cette fois elle est fin prête pour sortir en éblouissant tous ces messieurs dans le plus pur style indien : paupières fardées de violet, rouge à lèvres carmin, jupe orange vif pailletée surmontée d'un haut bleu tout aussi voyant et d'un voile violet translucide en bandoulière, et enfin grandes boucles d'oreilles tombantes assorties d'un collier de grosses pierres en toc. Un peu kitch à mon goût mais une vraie beauté exotique !



Il est donc temps de sortir pour rejoindre l'espace où les « amateurs » peuvent danser sans obligation de porter des tenues spécifiques. Et rapidement, nous voilà entraînés à essayer de trouver le bon pas, main dans la main avec nos voisins pour une chaîne qui saute en rythme sous une galerie illuminée. Un orchestre d'un style plus contemporain anime la foule avec des musiques aux résonances folkloriques, mais jouées par des guitares électriques, saxophones, synthétiseurs et autres batteries électroniques. L'ambiance est joyeuse même si le pas de danse est un peu toujours le même, et nous tournons ainsi pendant des heures en profitant de nous mêler ainsi aux locaux presque incognitos, Lucie attire simplement tous les regards avec sa grande taille et sa tenue clinquante, au point que des garçons se disputent pour pouvoir lui prendre la main... Non mais !



Quand nous nous retrouvons enfin dans le calme relatif de la petite maison aux murs décrépis, épuisés mais heureux de la soirée, la maman et la sœur de Baranta nous installent gentiment un grand matelas par terre, tandis que nous nous lavons, Lucie dans la petite douche de la maison voisine, et moi, avec notre ami, à l'extérieur, au seul point d'eau disponible dans la maison : un vieux robinet qui tient fermé grâce à une grosse pierre posée dessus, et dont l'eau provient d'un réservoir dont le niveau doit fluctuer en fonction des précipitations... On m'a prêté un slip pour me laver sans mouiller le mien et en gardant un peu d'intimité, des sandales en plastique pour ne pas patauger dans la boue, et on nous sert à nouveau de bonnes petites choses à manger avant d'aller profiter d'un repos bien mérité... Une nouvelle fois, nous sommes impressionnés par la qualité de l'accueil et la bienveillance de nos hôtes malgré la simplicité de leur vie.



Notre périple en Inde commence en beauté par une riche rencontre et un plongeon immédiat dans les fêtes locales... De quoi faire le plein d'entrain pour aller découvrir avec plaisir la suite de ce pays passionnant !